

Dieu à l'usine¹

Notes sur le patrimoine issu de la relation industrie et religion aux XIX et XX siècles

C'est un sujet apparemment connu : on sait que les patrons se sont appuyés sur l'Eglise pour obtenir la paix sociale. Mais cette évidence cache une multiplicité de situations, sur lesquelles nous sommes peu informés. En fait, on ne maîtrise ni la chronologie, ni les manifestations, ni les variantes de cette composante historique essentielle. L'approche par l'analyse de l'espace est inexistante, l'approche typologique aussi. Pour un sujet aussi neuf, nous avons choisi de réfléchir sur un petit nombre d'exemples que nous connaissons avec suffisamment de certitude quant aux dates, aux évolutions, aux lieux². Modestie des objectifs, enfin : on se bornera à soulever des questions, à proposer des pistes de recherche futures.

Avant même l'usine, dans le cadre de la manufacture, l'Eglise est présente pour assurer le service divin auprès de la communauté. Avec l'usine, l'Eglise est non seulement concernée mais partie prenante. Face aux concentrations de travailleurs engendrées par l'industrialisation et alors que les Etats considèrent qu'il n'est pas de leur ressort d'intervenir dans les propriétés privées que sont les établissements industriels, ce sont les gens d'église – prêtres, religieuses – qui assurent les tâches d'éducation des enfants, les soins des malades, la prise en charge des personnes âgées, etc. Il fallait répondre à des situations concrètes : les patrons, dès qu'ils créaient une unité de production un tant soit peu importante, se tournaient vers l'administration ecclésiastique pour bénéficier d'un service religieux et de services sociaux indispensables. En dehors des hommes et femmes qui travaillent effectivement dans l'entreprise, il fallait aussi gérer ceux qui, hommes

ou femmes et enfants, malades, vieillards, formaient les catégories de célibataires ou de personnes seules, qui ne se situaient pas encore dans le marché du travail ou étaient hors de celui-ci. Suivant alors une alchimie jamais identique, les industriels qui l'estimaient nécessaire équipaient les cités ou les villages ouvriers, au fur et à mesure de leur développement, d'églises, de pensionnats (auberges pour célibataire), d'écoles, d'hôpitaux.

Présente très tôt dans les quartiers ouvriers, l'Eglise était rapidement consciente du potentiel révolutionnaire que représentaient les nouvelles couches sociales. Elle a globalement combattu la modernité, alors que parmi les rangs chrétiens apparaissaient des positions originales et fortes, avec le christianisme social d'un Laménais, ou le syndicalisme chrétien de Léon Harmel. L'œuvre de ce dernier, que nous détaillons plus loin, a pu inspirer

¹ Le texte reprend en le complétant l'intervention de l'auteur au Festival de la Géographie de Saint Dié, en 2002 dont le thème de l'année était *Géographie et religions*. Les actes sont consultables sur la page web du FIG : <http://fig-st-die.education.fr/>

² Peu d'ouvrages, même ceux de Pierre Pierrard, traitent le sujet sous cet angle. On se référera à l'importante bibliographie rassemblée par Jacques-Olivier Boudon et Christophe Charle dans le Bulletin de l'Association des professeurs d'histoire-géographie, n°375 juillet-août 2001 pour la question d'agrégation « Religion et culture dans la société et les Etats européens de 1880 à 1914, Allemagne, France, Italie, Royaume-Uni dans leurs limites de 1914 ». Pour la bibliographie en langue espagnole :

Dorel-Ferré, G. *Les colonies industrielles en Catalogne, le cas de la Colònia Sedó d'Esparreguera*, Editions Argument, Paris, 1992

En ce qui concerne la dimension comparative, voir :

Dorel-Ferré, G. (dir) *Villages ouvriers, mythe ou réalités*, N°24-25 de la revue l'Archéologie industrielle en France, CILAC, 1994

Dorel-Ferré, G. « Villages ouvriers et nouvelle société, 1750-1930 » dans DAUMAS, J.C. (dir) *Ledoux, l'utopie, la ville*, actes du colloque d'Arc-et-Senans, 25-26-27 octobre 2006



*L'église de Marnaval, en Haute-Marne, domine le village ouvrier,
de sa belle architecture inspirée de la cathédrale de Laon
© Gracia Dorel-Ferré*

Léon XIII et son encyclique de *Rerum Novarum*. Mais il ne s'agit pas ici d'exposer une histoire de l'église face à l'industrialisation. Nous limitons notre étude à l'impact de l'Eglise dans les quartiers et les villages ouvriers, au XIX^e siècle où, du fait de leur éloignement et de leur vie autarcique, l'Eglise a non seulement joué un rôle mais marqué le paysage bâti de sa prééminence physiologique et de son action. Bref, au-delà des prises de positions officielles ou idéologiques, il s'agit de comprendre ce qui se passait dans les cités et les villages ouvriers où par la force des choses, les pouvoirs se distribuaient entre le patron ou son représentant, et le curé, toujours présent au sein de la communauté des fidèles.

Poser la question de cette façon, c'est dépasser la simple analyse d'une politique paternaliste menée de concert avec les organismes religieux. Il s'agit d'analyser les facettes d'une véritable gestion des ressources humaines, comme on dirait aujourd'hui, qui peut atteindre des hauts degrés de raffinement. Que cela ait pu contribuer à la paix sociale, cela va de soi, mais notre propos aujourd'hui est de mettre en évidence le fait que cette « ingénierie sociale d'inspiration patronale » s'inscrit dans l'espace, et qu'à son tour, cette spatialisation des œuvres a un sens, nous donne des clés pour comprendre les relations sociales et les relations de travail. Enfin, l'analyse des cas permet d'établir une typologie variée: Dieu est présent suivant des modalités qui ne sont jamais identiques. Quelquefois même, il a déserté l'usine, mais le vide qu'il laisse est toujours rempli, on le verra, par un demiurge laïque, dont les traits évoquent ceux d'un père fondateur doublé d'un « dieu vengeur et rémunérateur ».

Dans tous les cas de figure, l'analyse de l'organisation spatiale, à travers les plans, est révélatrice. Deux exemples, pourtant éloignés dans l'espace et dans le temps en donnent l'illustration. Ainsi, **Crespi d'Adda**³, dans la vallée du Pô, entre Milan et Bergame, l'un des villages ouvriers italiens les plus achevés, inscrit récemment au patrimoine mondial de l'Unesco : on y entre en passant obligatoirement entre la maison de maître, véritable château néo-Renaissance et l'église, de style néo-byzantin. Dans l'axe de la rue qui sépare l'usine de la cité ouvrière, on voit, tout au bout, dans la perspective, le cimetière, dominé par le mausolée des Crespi. Crespi d'Adda, village du textile, reçoit l'essentiel de sa structure dans les années 1880-1900, mais le concept, dirions-

nous, est ancien. On y retrouve l'encadrement « banal » de la société ouvrière, de la naissance à la mort, et l'affirmation des pouvoirs économique et religieux qui est déjà en place dès le début du XIX^e siècle.

Ainsi, **Bois-du-Luc**⁴, près de Mons, en Belgique Wallonne, est célèbre pour son habitat ouvrier original édifié dès les années 1840, un demi-siècle plus tôt, intégré dans une infrastructure élémentaire mais parlante. Les fameuses « carrées » d'habitation sont littéralement coincées entre l'espace usinier, dans lequel trône la maison du directeur, et l'hospice, qui pendant longtemps rassemble tous les services sociaux (hôpital, école, hospice). L'axe qui relie les deux pôles, celui du temporel et celui du spirituel est analogue à celui qui relie les pouvoirs et la destinée ouvrière à Crespi d'Adda. Cette situation, à savoir la présence et l'affichage du pouvoir économique et du pouvoir spirituel se répète souvent. Quelles modalités d'exercice des pouvoirs traduisent ces répartitions spatiales ? Fonctionnent-ils ensemble ou y a-t-il une hiérarchie entre eux ? A terme, peut-on esquisser une sorte de typologie de ces relations inscrites dans l'espace ? La comparaison entre la France et l'Espagne est éclairante à ce sujet.

En France, l'usine, « fille aînée de l'Eglise ».

Prenons un exemple assez connu, en France, celui d'**Arc-et-Senans**⁵ : saline modèle, en 1774 non loin de Besançon par Claude-Nicolas Ledoux, son architecture a été commentée à l'infini. Où priaient les ouvriers d'Arc-et-Senans ? Entendons-nous bien, non pas la main d'œuvre, qui vivait à l'extérieur de l'usine, mais les artisans de métier logés sur le demi-cercle ? Ils disposaient, semble-t-il, de la chapelle du directeur, vaste pièce indifférenciée qui se trouvait à l'étage de sa maison, située au centre névralgique de la saline. Encore n'étaient-ils admis qu'au bas de l'escalier, d'où ils entendaient l'office. La chapelle était ainsi au centre même du dispositif, mais associée intimement à la fonction de direction, comme si le directeur, tel un souverain absolu, avait tous les pouvoirs entre ses mains. Faut-il y voir un indicateur des rapports entre la société civile et l'Eglise ? Ou est-ce simplement le reflet de l'époque des Lumières, quand l'idée fait son chemin d'une structure religieuse utile pour encadrer le peuple ignorant et faible ? Cette subordination du spirituel

³ Voir la magnifique page web, disponible en français : <http://www.villaggiocrespi.it/ITA.htm>

⁴ Voir la page web correspondante : www.ecomusee-regional-du-centre.be/

⁵ La plus récente présentation de l'architecte et de son œuvre est due à : Rabreau, D. *Claude-Nicolas Ledoux*, Monum, 2005
Voir plus loin dans ce dossier, l'étude présentée par Emmeline Scachetti.



*Un détail du pavement d'autel de l'église de Bustiello, du même entrepreneur, représente le mineur au travail
© Gracia Dorel-Ferré*



*Le séminaire pontifical de Comillas, fondé par l'entrepreneur Eusebio Lopez, marquis de Comillas
© Gracia Dorel-Ferré*

au temporel sera alléguée par les révolutionnaires instigateurs de la constitution civile du clergé, les mêmes qui inspireront plus tard le Concordat napoléonien. Or, on s'aperçoit que cette idée est reprise et mise en application par les patrons des usines, dans le contexte d'une France concordataire. Cette logique s'inscrit dans l'espace, soit parce que la chapelle ou l'église est dans une position stratégique, dans l'axe de symétrie ou en face de l'usine, soit parce que l'usine inclut dans son espace une chapelle qui joue un rôle important dans le quotidien des ouvriers.

Que l'église fasse partie du paysage usinier, on en a de nombreux exemples en Champagne-Ardenne⁶. A Marnaval, non loin de Clos-Mortier, écart de Saint-Dizier (52) aujourd'hui, l'église, en position centrale, domine toujours le village ouvrier. Construite en laitier de fonderie, pour plus d'économie, elle n'en a pas moins une ambition architecturale : les références à la cathédrale de Laon sont évidentes. A l'intérieur, la rose présente l'outillage du fondeur.

Les évocations du travail industriel dans les vitraux des églises ne manquent pas⁷. C'est le cas de **Rimogne**, dans les Ardennes, véritable village industriel né de l'ardoise. Dans un vitrail de l'église qui trône sur la place, un vitrail détaille les outils du mineur. Il y a plus : le chœur des églises est aussi le lieu privilégié où la famille patronale aime à se faire représenter. A **Pont Maugis**, dans les Ardennes également, se crée à la fin du XIX siècle une véritable colonie ouvrière autour du textile. La famille fondatrice équipe très vite la petite cité, dont la physionomie est aujourd'hui encore très homogène. Une église est construite. Dans le chœur, toute la famille patronale est là. Fait à souligner, elle ne prend pas la peine de se référer à des saints personnages. C'est en tant que tels que ses membres, un par un, se font littéralement reproduire le portrait sur chaque verrière du chœur. Par contre, **au Creusot**, la famille Schneider est élevée au rang de personnages de la Légende Dorée, et nous la retrouvons sur les vitraux de l'église Saint Henri qui jouxte le Château de la Verrerie, à la place des saints personnages habituels⁸.

L'Eglise est donc présente dans le tissu industriel ; elle marque singulièrement le paysage par sa position et son décor reflète directement ou indirectement, l'activité des ses ouailles. Mais il y a plus : l'usine peut recevoir de

tels aménagements que l'on peut parler d'usine-église, à son sujet.

Le cas de **l'usine des Tauxelles** à **Troyes** est particulièrement éclairant⁹. Elle appartenait à Hoppenot, l'un des plus grands entrepreneurs textiles de la ville. Dans les années 1880, l'industriel cherche d'abord à encadrer les ouvrières en les groupant « *sous la direction de surveillants vraiment chrétiens, prêchant la moralité par leur vie, plus encore que par leurs paroles* ». Apparemment cela ne suffit pas, puisque à l'image de ce qu'il a vu dans le Nord, le patron fait aménager deux sorties distinctes, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Mais cela ne suffit pas encore. Pour éviter toute promiscuité, « *par les soins intelligents et actifs de M. l'abbé Brisson, une maison fut bâtie, contiguë à l'usine : sous son toit furent reçues de jeunes ouvrières, tribut de contrées encore chrétiennes, Alsace-Lorraine, Vosges, et en dehors des heures de travail elles y trouvèrent, sous la direction de religieuses vraiment zélées, une vie pure, un abri contre les dangers de la rue, d'innocentes récréations et les joies réconfortantes du Dimanche. Que de centaines de jeunes filles ont, depuis trente ans, dû leur préservation à cette institution modèle !* » Au delà de la phraséologie propre à l'époque, on s'aperçoit qu'une certaine confusion s'installe dans les lieux, l'usine intégrant des caractères religieux soit par la nature de l'encadrement, soit par la nature de son environnement.

Respect du dimanche, « *l'interdiction absolue du Lundi par le groupement d'ouvrières d'élite confiées à de bonnes religieuses* », complètent ces mesures, qui atteignent leur sommet quand Hoppenot décide de christianiser l'usine à l'image de ce qui s'est déjà fait à Monceaux, Val-des-Bois (c'est-à-dire Warmeriville, près de Reims, on y reviendra) et certaines usines du Nord. Pour cela il faut un local. Une salle, dans l'usine, est vite transformée en chapelle. « *Mgr Cortet, secondant les vœux si chrétiennes de notre père, (Monsieur Hoppenot) considérant que cette chapelle est d'utilité publique, qu'elle aidera les nombreux ouvriers de l'usine à remplir leurs devoirs religieux, envoyait, le 24 juin, toutes les autorisations nécessaires pour l'exercice du culte dans la chapelle des Tauxelles... Ce fut le Père C*** qui pendant le Carême de 1886 créa le courant vers le nouveau sanctuaire. Sa parole militaire et vive attira vite dans cette nef nombre d'ouvriers et d'ouvrières, entraînés au pied de l'autel par l'exemple des surveillants, des*

⁶ Dorel-Ferré, G. (dir) *Atlas du patrimoine industriel de Champagne-Ardenne*, SCEREN, 2005

⁷ Par contre, le corpus de tels vitraux n'a jamais été rassemblé...

⁸ C'est ainsi qu'Henri Schneider est représenté en Saint-Eloi patron des orfèvres et des forgerons.

A la fois ensemble documentaire, état de la bibliographie, et synthèse historique voir :

Les Schneider, Le Creusot, Une famille, une entreprise, une ville (1836-1960) Catalogue de l'exposition, Fayard, 1995

⁹ Les références à la Champagne-Ardenne, doivent beaucoup à Denis McKee et à son travail dans :

Dorel-Ferré, G. et McKee, D. *Les patrons du Second Empire en Champagne-Ardenne*, Picard, 2006

patrons et de leur famille (...) Pendant la Semaine Sainte de 1886, près de 250 communions couronnent la retraite du Père. En mai de la même année, au sortir de l'usine, ouvriers et ouvrières, en grand nombre, passent par le sanctuaire et y chantent pendant son Mois les louanges de Marie. »

Il y a plus, lors de la maladie de l'épouse de l'entrepreneur, en 1884, « *le curé de la Cathédrale, vrai père dans sa paroisse, fait son entrée dans l'immense salle (de l'usine) ; avec des larmes dans la voix il recommande la chère malade aux prières de la famille ouvrière ; un Christ est attaché à la muraille ; il étend au-dessus de ce peuple de travailleurs ces deux bras qui jadis ont travaillé, ces deux mains qui ont manié l'outil ; tous les fronts s'inclinent devant lui et tous les cœurs le prient de détourner l'affliction du foyer d'un patron aimé et respecté* ». Le lieu de travail qui est aussi un lieu des prières, c'est ce que nous retrouvons dans un règlement intérieur des bureaux de la Compagnie des Mines de Béthune, daté de 1872, où l'article 3 spécifie que « *Des prières seront dites chaque semaine dans le grand bureau. Les employés de bureau sont obligatoirement présents.* »

Nous retrouvons tous ces aspects, au Creusot, dont la religion accompagne tous les moments de la vie. Les creusotines, en particulier, sont confiées aux sœurs de Saint Joseph puis à l'école congrégationiste, dès 1837. Elles travaillent dans des ateliers séparés de ceux des hommes et sont formées à préférer leur intérieur à toute sollicitation venue de l'extérieur.

C'est à **Warmeriville, au Val des Bois**, au nord de Reims, que la situation est la plus achevée, avec la mise en place du concept d'usine religieuse développé par Léon Harmel, dont chaque instant est placé sous l'invocation de la religion, au point que l'on a pu parler de béguinage industriel¹⁰. Dès le début, Léon Harmel avait fait élever un oratoire dans l'usine (1861) et institué de multiples services sociaux dirigés par des religieux ou des religieuses : mission des Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; instruction des ouvriers assurée par des jésuites ; orphelinat ; maison de famille (1864) ; aumônerie de l'usine (1867) ; oratoire capable de rassembler une centaine de personnes sur le terrain même de l'usine, jusqu'en 1870 ; écoles animées par les Frères de la Doctrine chrétienne : « Dieu venait se mettre à la portée des travailleurs ». A cette date, dans la seule chapelle de l'usine, on aurait enregistré plus de 6000 communions annuelles. Précisons que Léon Harmel s'était installé dans une région de faible tradition ouvrière, la vallée de la Suippe. Il avait fait venir des familles

entières de sa région natale, les Ardennes, soigneusement choisies pour leur moralité et leur piété. Pour les ouvriers de Warmeriville, Harmel est le « bon père », il est l'image même du chef spirituel qui les conduit en pèlerinage à Rome. Il a d'ailleurs voué l'usine à Notre-Dame.

En fait ces exemples illustrent une tendance forte en France : si la plupart des patrons s'appuient sur l'Eglise, c'est qu'ils y trouvent un soutien dans l'affirmation de leur légitimité patronale. Hoppenot considère lui-même que l'église est un service public et s'il n'ajoute pas qu'il en est lui-même le chef, c'est que pour lui c'est une évidence. La date ancienne des oeuvres sociales à caractère religieux au Creusot tendraient à souligner une continuité du comportement patronal plus que sur une évolution de type « patronage versus paternalisme ». Enfin, la confusion des espaces religieux et usiniers est une caractéristique qui semble être française. En tout cas, elle est absente dans un autre pays catholique : l'Espagne.

En Espagne, l'usine, « très chrétienne »

On retrouve le sens de la symétrie et le dialogue usine-église dans les manufactures du XVIII^e siècle, quelle que soit l'architecture choisie. A **Nuevo Baztán**, édifée sur le modèle des missions coloniales, l'église, monumentale, fait partie de l'édifice qui comprend aussi la résidence du directeur. L'ensemble domine le village industriel d'un côté, l'espace industriel de l'autre. Dans le projet inachevé de **San Lorenzo de Henares**, fait d'une succession de carrés et de cercles, l'église est dans l'axe de la manufacture. A **Brihuega**, l'usine circulaire, antérieure à Arc-et-Senans d'un quart de siècle, serait due à des architectes italiens, disciples du grand Juvara, l'architecte de Turin. Une allée triomphale où se répartissaient, de part et d'autre, les ateliers de préparation au tissage conduisaient à la rotonde où se faisait le travail « noble ». Des logements en rang abritaient les ouvriers. A l'intersection des deux rues ouvrières la petite église était comme un passage obligé, dans l'axe de l'entrée principale de l'usine, face à la maison du directeur. Pas de mélange des genres dans les espaces industrialisés de l'Espagne du XVIII^e siècle : face à l'usine, l'église se positionne en partenaire, non en auxiliaire. Cette position ne varie pas au long du XVIII^e siècle et du siècle suivant¹¹.

Pouvoir assurer le service religieux est un impératif auquel personne ne songe à se soustraire. Lorsque les usines

¹⁰ Les pages de l'Atlas du patrimoine industriel de Champagne-Ardenne qui traitent de Warmeriville sont dues à Jean-Pierre Marby.

¹¹ Dorel-Ferré, G. « Les utopies industrielles : la circulation des modèles entre l'Europe et l'Amérique » dans Daumas, J.C (dir) *La mémoire de l'usine*, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006

du bord de l'eau commencèrent à se multiplier le long des fleuves de la Catalogne intérieure, dans la deuxième moitié du XIX siècle, ce fut ce problème qui fut posé en premier. Ainsi, à **Esparreguera**, Miquel Puig, qui est en train d'édifier, en 1850, ce qui deviendra la plus importante colonie industrielle de Catalogne demande la permission aux autorités ecclésiastiques de redonner au culte la petite chapelle romane voisine et qui était, depuis longtemps, désaffectée. Cela, dit-il, pour éviter les longs déplacements aux résidents de la naissante colonie. Effectivement, non seulement l'église d'Esparreguera se trouve à deux kms de là mais elle domine la vallée de 100 m, ce qui donne une idée de la pente et de la difficulté du parcours.

En 1892 on inaugure la nouvelle église de la colonie, située au milieu même de l'agglomération. A l'instar des églises des autres colonies industrielles, elle est prévue pour accueillir toute la population ouvrière lors des services religieux du dimanche et des fêtes carillonnées. Elle domine la place où s'accomplissent tous les actes de la vie de la petite communauté, qui atteint à cette date le chiffre exceptionnel de 1500 habitants. De par sa position élevée, car le terrain est en pente, l'église apparaît donc à l'observateur bien avant la maison du maître, ici relativement discrète, mais qui lui fait face. Les écoles étant situées de part et d'autre de l'église, et le curé, qui loge au-dessus de l'école des garçons, étant en même temps l'instituteur, son rôle était central: il connaissait toutes les familles qu'il entendait en confession et dont il élevait les enfants. Il recevait son salaire de l'usine et toutes les dépenses de l'église étaient payées par elle. Même les fleurs dont l'épouse d'Antonio Sedó fleurissait l'autel étaient marquées dans la comptabilité de l'usine. Le curé était invité à la table des maîtres et du fait de sa position, il intervenait directement ou indirectement dans le fonctionnement de la cité ouvrière. Toutes les manifestations importantes avaient lieu sur le parvis, « la plaça ». Le jour de la fête du Corpus, le curé guidait les communiantes dans un parcours symbolique à travers l'usine qui serait un jour leur lieu de travail. Ainsi, le curé était un personnage-clé. Cependant, il ne relevait que de sa hiérarchie.

En 1895, à la **Colònia Sedó**, les soins étaient administrés par des religieuses, huit andalouses dominicaines dans un espace probablement situé au-dessus de l'école des filles. Au XX siècle, mais déjà vers les années 20, une petite pièce à l'entrée, dans le bâtiment de la direction, sert de local pour les consultations médicales une fois par semaine. Hormis cela, il n'y avait aucun équipement social digne de ce nom: pas d'hôpital, pas de maison de retraite, comme depuis longtemps à cette date, à Bois-du-Luc. Par contre,

un cimetière avait été prévu par Antonio Sedó. Il avait acheté l'emplacement dans un lieu paradisiaque, non loin de l'établissement industriel, et l'avait fait construire avant de demander une quelconque autorisation, comme il faisait à l'accoutumée. Or, le ville d'Esparreguera, dont dépendait la colonie venait d'en faire construire un à grands frais et voyait avec terreur lui échapper une source importante de revenus et d'autorité. L'intervention auprès de la hiérarchie ecclésiastique donna raison à la ville, contre le patron, qui du, finalement, s'incliner.

Au début du XX siècle, peu de colonies présentaient une politique sociale diversifiée dont l'espace puisse rendre compte. Même la **Colònia Güell**, qui s'est voulue cité modèle, dès le départ, doit sa renommée non à ses services sociaux, mais à son architecture. Par contre l'évolution de l'église a tout son sens.

Il s'agit, pour la Colònia Güell, d'une colonie récente, du début du XX siècle faite en deux temps, entre 1895 et 1910 d'une part et autour des années 20 d'autre part. A l'origine, les habitants de la colonie disposaient de la chapelle de l'ancienne ferme qui subsistait, entre l'usine et les maisons ouvrières. Un peu plus loin, dans l'angle névralgique que constituait la rencontre des deux axes principaux du village, face à l'usine, se trouvait le couvent des sœurs carmélites à l'étage du bâtiment qui faisait office de crèche et d'hôpital au rez-de-chaussée.

Dès 1910, toutefois, on commande à Gaudí une église d'un nouveau genre. Située dans un petit bosquet, sur une éminence, symétrique de l'usine par rapport au village, elle avait une double vocation : la partie inférieure, construite à la façon d'une crypte, était destinée à l'enseignement du catéchisme et aux conférences « de religion et de morale ». La partie supérieure devait être l'église proprement dite, avec le baptistère, la sacristie, la bibliothèque « et autres services propres à l'exercice du ministère religieux ». Cette église ne sera jamais terminée. Seule la crypte existe qui fait fonction d'église aujourd'hui. Précisons que ces conférences d'éducation populaire à destination des ouvriers, des hommes, étaient, antérieurement, prononcées par le directeur de l'usine. Là encore, l'étroite collaboration des pouvoirs économiques et religieux est à remarquer, tout comme l'implication de l'église dans les tâches organisationnelles.

La **Colònia Vidal**, présente un cas à la fois curieux et emblématique de politique religieuse en direction de femmes, matérialisé dans l'espace¹². La Colònia Vidal est la plus récente des colonies du Llobregat. Fondée en 1905 par une très ancienne famille d'artisans et industriels

¹² Les débuts de la colònia Vidal datent de 1905. La construction de la *Casa de la Dona*, dont nous parlons ici se situe dans les années trente. Inachevée lors du soulèvement des factieux en 1936, elle sera terminée sous le franquisme.

de la petite ville voisine de Sallent, elle correspond à un moment où la politique familiale est prise en main par un industriel audacieux et en même temps très religieux. Sa première initiative est de créer une pension pour ouvrières célibataires et une crèche à proximité de l'usine (années 30) mais rapidement, il envisage une structure de plus grande ampleur, qu'il place à un endroit stratégique, mais retiré auquel il donne le nom de « Maison de la Femme ». Cette Maison de la Femme, terminée sous le franquisme, rassemble pour la première fois, une série de structures qui étaient éparées et qui n'avaient pas d'identité physionomique propre: le pensionnat de filles célibataires, les cours du soir pour les filles avec enseignement ménager, la crèche et la garderie, l'école de fillettes, l'hôpital. A part les bébés et les malades, tout était en direction des filles et des femmes, en complément (ou en opposition?) avec les structures dédiées aux hommes et situées sur la place de la cité ouvrière. Un couvent de dominicaines cloîtrées avait en charge la Maison de la Femme, qui était physiquement composée d'une partie séculière, et d'une partie régulière. Dans le cloître, il avait deux lavoirs : l'un des deux était réservé au linge des malades contagieux. Le plan de la Colonia Vidal rend compte de cette structure qui n'est nulle part aussi bien achevée : lorsque l'on se promène sur les lieux, on a l'impression que la Maison de la Femme est retirée, à l'écart. Quand on regarde le plan on s'aperçoit qu'elle est l'exact symétrique de la Fondation ouverte sur la place, où se rassemblent toutes les activités de culture et de loisir en direction des hommes.

Ce soin porté à l'encadrement des femmes, qui connaît son maximum sous la période franquiste renforce ce qui a été dit précédemment. Il s'agit d'éduquer la femme dans ses devoirs de maîtresse de maison et de mère de famille, tout en lui faisant admettre, sans protester, sa condition d'ouvrière. La femme respectable est celle qui sort de l'usine pour aller directement chez elle sans s'attarder, pour s'occuper de son intérieur. Et au cas où il lui resterait du temps, la kyrielle d'associations patronales sous la houlette du curé ne lui étant pas destinée, elle pouvait toujours aller coudre avec quelques-unes de ses compagnes, dans un atelier dirigé par une femme experte et de moralité reconnue.

Ainsi, en Espagne, où le gouvernement central n'a jamais su s'imposer, c'est la structure de l'Eglise, la seule administration présente partout, qui est l'institution de référence. En se taillant une place considérable dans les villages ouvriers catalans et en faisant plier le patron quand celui-ci était trop entreprenant sur des prérogatives qu'elle estimait siennes, l'Eglise occupait une place laissée vide par l'Etat. Loin de produire un Léon Harmel, à l'origine de syndicats chrétiens, qui ont plutôt embarrassé, dans un premier temps, la hiérarchie ecclésiastique en France,

le patronat catalan a produit des dévots, comme Güell, le mécène de Gaudi, tout entier dévoué à une structure qui avait comme mérite essentiel de ne pas perturber l'ordre établi, et même de contribuer à le maintenir.

Le cas extrême est probablement celui de Claudio Lopez, dont la famille avait été élevée au marquisat par le roi d'Espagne. Les Lopez, comme les Guëll, avaient fait fortune dans le commerce illicite des noirs. Issus d'un petit village des Asturies, Comillas, ils avaient investi dans les mines et la métallurgie. Ils s'étaient associés aux Guëll et, installés à Barcelone, avaient fondé la plus importante compagnie de navigation transocéanique d'Espagne vers les Philippines. Claudio Lopez a pris la direction des affaires par défaut, par suite du décès de son frère aîné. Rien ne le destinait aux affaires ; il était tourné vers la religion. Il s'illustre par la fondation d'un village modèle en Asturies, le village de **Bustiello**, conçu pour casser la méfiance des paysans-mineurs, hostiles aux grandes concentrations minières. Les maisons de Bustiello sont disposées régulièrement entre l'hôpital et la caserne, plus tard convertie en centre social, et l'église. La décoration intérieure de celle-ci est un vrai programme. Le devant de l'autel en bois sculpté présente trois médaillons : le mineur, avec son piolet et son marteau, au centre, est encadré par une locomotive et un bateau à voile, référence explicite aux autres affaires exploitées par l'entrepreneur. La statue en pied du Christ porte une auréole faite de pelles de mineur. La statue de la Vierge porte un socle décoré du piolet et du marteau.. Le prône porte aussi ces symboles, associés à la lampe du mineur. Les grilles de l'entrée sont faites de piolets et de pelles alternées. A l'entrée de l'église, un monument célèbre les bienfaits du marquis de Comillas. La vie religieuse imprégnait la cité.

Cependant, Claudio Lopez, marquis de Comillas était non seulement très pieux : il était aussi un chrétien militant. Persuadé que l'ouvrier devait être rigoureusement encadré par l'Eglise, il allait jusqu'au bout de son raisonnement et accordait la plus grande importance à la formation des prêtres qui devaient ensuite exercer leur ministère dans les cités et villages ouvriers. Son œuvre majeure est la réalisation d'un séminaire grandiose, dont la construction avait été suggérée à son père et qu'il mena à bien. Pour cela, il fit venir les plus grands artistes de son temps, en particulier Domenech i Muntaner, l'un des constructeurs de la Barcelone moderniste. Ce séminaire s'élève en face du palais de Sobrellano que son père avait fait édifier dans sa ville natale de Comillas, où Gaudi lui-même était venu construire un pavillon *El capricho*. Approuvé par Léon XIII, il fut reconnu en tant qu'université pontificale par Pie X. Ce séminaire forma des générations de prêtres particulièrement hostiles au mouvement ouvrier et qui fournirent un soutien indéfectible au fascisme. Transféré à Madrid en 1968, les immenses bâtiments furent laissés

à l'abandon, jusqu'à ce que récemment on les rénove et convertisse en centre pour le rayonnement de l'hispanité et de la langue espagnole....

Des pluralités de situations

Que se passait-il lorsque les patrons affichaient des positions d'agnostique ou de libre-penseur ? C'est le cas de Robert Owen à **New Lanark**, le modèle et l'archétype de la colonie industrielle, tant par la date, la physionomie, la source d'énergie, la façon dont les problèmes humains ont été posés et résolus. En 1800, New Lanark fonctionne suivant ce qu'Engels nommera le socialisme utopique; on accourt de toute l'Europe pour voir le système gestionnaire et le système éducatif qui permettent un fonctionnement idéal et des rentrées d'argent conséquentes. Owen est au sommet de sa fortune et de sa célébrité. On remarque cependant que son usine fonctionne sans Dieu, car Owen, n'a voulu imposer aucun culte, aucune religion. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'une église sera construite. Encore se confond-elle dans la masse des immeubles de logement. Le lieu de réunion créé par Owen est la **Maison de la formation du Caractère**, sorte de centre d'enseignement et de cours du soir en même temps que lieu de formation professionnelle. C'est là où se disent les prières, et elles sont toutes les bienvenues, quelle que soit la secte. Cette **Maison**, aux fonctions multiples est un cas unique dans l'histoire de l'industrialisation¹³.

Un demi-siècle plus tard, Godin est un autre entrepreneur sans Dieu: il laisse la liberté de culte à ses ouvriers, mais pour lui, il professe haut et fort sa libre-pensée et s'adonne au spiritisme. Pas d'église au **Familistère de Guise**, donc, le lieu de réunion étant le théâtre, d'où Godin interpelle les foules. La scène du théâtre est le prône de cette nouvelle « ecclesia »¹⁴. Dans l'un et dans l'autre cas, il y a sacralisation de l'entrepreneur, véritable Dieu de la Cité. Dans l'un et dans l'autre cas il y a formation d'une communauté distincte dont les pratiques culturelles tranchent sur celles de son environnement. Il est probable que l'adhésion des ouvriers à cette liberté spirituelle, au début, allait de pair avec la conscience de former partie d'une nouvelle société, plus moderne, plus ouverte que la société paysanne souvent misérable dont ils étaient issus.

Ces quelques remarques n'épuisent pas la question: ainsi la **Nouvelle-Angleterre**, l'une des régions du monde le plus précocement industrialisées présente une autre variante. Au départ, les industries textiles emploient les filles de la campagne, les *mill girls*. Mais il n'est pas

question pour elles de montrer une quelconque liberté de mœurs : elles sont accueillies dans des pensionnats à l'architecture caractéristique, et sont astreintes à un mode de vie quasi monacal. La main d'œuvre féminine de la campagne ne suffisant plus aux besoins croissants de la production, on fait appel, dès le premier tiers du XIX siècle aux canadiens français. Ils sont catholiques alors que leurs employeurs sont des quakers protestants. L'église des villages et des cités est de taille modeste, et semble être plus une concession faite par le patron qu'un moyen, pour celui-ci, de tenir la population ouvrière en respect. A **Eindhoven**, en Hollande, au début du XX siècle, l'entrepreneur, faute de main d'œuvre, importe une colonie protestante en pleine région catholique. Celle-ci se distingue toujours dans le paysage urbain par son architecture et ses édifices religieux modestement fondus dans les façades des rues.

Conclusion

Dans la suite des manufactures du XVIII siècle, mais avec des modalités différentes, les églises sont présentes au sein de la population ouvrière, dans le but de répondre aux besoins dans les domaines qu'elles assurent généralement : enseignement, soins hospitaliers, service religieux. Corrélativement, elles veillent à la paix sociale nécessaire à la bonne marche de l'entreprise. Une communauté d'individus ne se conçoit pas sans encadrement religieux. Celui-ci est plus ou moins sophistiqué suivant les moyens que l'entreprise entend consacrer à cet effet. Aussi l'éventail est grand qui va de la présence active au projet social. De plus, l'écart est sensible entre une activité donnée, favorisée et gérée par l'Eglise, et sa traduction dans un édifice d'une taille plus ou moins imposante, qui en matérialise l'existence et fournit un repère spatial. En fait, nous ne savons pas encore très bien à partir de quand se généralisent ces monuments économiques et sociaux qui traduisent l'action de quasi-démiurge du chef d'entreprise, épaulé par le curé de la paroisse. De vraies réussites culturelles et sociales sont à mettre à leur actif, dans la mesure où ce n'est qu'à partir des années 20 du XX siècle et surtout après la Deuxième Guerre Mondiale que les Etats prendront pleinement en charge les domaines du logement, de l'éducation, de la santé, des loisirs. Mais les implications fortes des églises se sont souvent retournées contre elles : elles ont été accusées d'avoir fait le travail du patron contre l'ouvrier. C'est un des arguments avancés par ceux qui, malgré leur

¹³ Le site est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. Voir la page web disponible en français : <http://www.newlanark.org/robertowen/shtml>

¹⁴ Voir la page web : <http://www.familistere.com/site/index.php>

engagement chrétien, ont vu d'un bon œil la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France. C'est une accusation qui prend tout son sens quand on sait que dans les colonies industrielles catalanes, lors du soulèvement fasciste de 1936, les curés ont été menacés et souvent exécutés, accusés de faire cause commune avec les rebelles.

Un autre apport de cette analyse spatiale, c'est, au delà de la variété des situations, l'évidente politique menée en direction des femmes. Les arguments avancés sont partout les mêmes : la femme est le pilier de la stabilité familiale, sa solidité garantit celle du foyer. L'analyse du fait catalan permet d'aller un peu plus loin. Dès le XIX siècle le travail des femmes apparaît non seulement comme une nécessité économique mais aussi comme une menace pour l'équilibre social : le salaire les rend socialement indépendantes ; l'expérience du travail les rend moralement critiques. Dans le textile où les femmes étaient la main d'oeuvre la plus nombreuse, le problème de leur émancipation est latent d'où l'alliance objective entre l'Eglise et hommes, qu'ils soient

patrons ou ouvriers. C'est ce qu'exprime de façon forte une construction telle que la « Casa de la dona » de Can Vidal.

Quoiqu'il en soit, la marque de l'Eglise dans les espaces de travail et de vie au temps de l'industrie, est un indicateur précieux. C'est une piste de recherche pleine de promesses. Cependant, l'espace, comme l'architecture, n'est pas tout : il est ce qu'en font les hommes, à un moment donné, dans un contexte donné. Il suffit que les paramètres changent et alors l'espace n'a plus qu'une signification fossile que plus rien ne vient plus réactiver. Les désindustrialisations ont dépouillé les anciens lieux de production et très souvent, comme en Catalogne, les anciens villages industriels ont été vidés de leurs habitants. Parfois les églises continuent à fonctionner ; le plus souvent, elles sont fermées et servent comme, celle de la Colonia Sedó, d'entrepôt, seul usage que lui permet son grand volume. Elles ne dominent plus rien sinon une cité ouvrière abandonnée, livrée à la spéculation des promoteurs immobiliers. Dieu a déserté l'usine et une page d'histoire est tournée.